Le goût du paradoxe.

« Vous, dans les IREM, vous avez vraiment le goût du paradoxe ! » Ce fut la dernière phrase du personnage de mon rêve. Alors que je me trouvais démuni devant cet écran vide (on ne parle plus de page blanche), je m'étais en effet assoupi, comme si quelque malin génie avait versé un narcotique dans ma tisane nocturne. Tu te souviendras sûrement, ô lecteur, de ce qu'est la correction des copies à partir de 22 heures (quand les enfants sont tous couchés et qu'enfin la maison est paisible), et tu comprendras que j'aie pu recevoir cette visite inattendue, faire cette rencontre onirique.

Mais j'en viens au fait : le sommaire de Repères-Irem, que j'avais sous les yeux, avait petit à petit laissé la place à une sorte de contrat, et j'avais devant moi un parent d'élève (le père d'Antoine Lucifer, Tale ESb) tout à fait ordinaire, mis à part les deux petites cornes, la fourche et les sabots. « L'Administration a réservé une drôle de salle », me disais-je en regardant l'endroit, et effectivement, rien ne se passait comme d'habitude. C'étaient les enseignants qui défilaient devant les deux seuls parents présents, M. Lucifer déjà mentionné et la mère du petit Julien Sainpierre (2nde 4), dont le collier de perles flottait au-dessus de la tête (il y a de ces bizarries dans les rêves.)

« C'est énervant votre manie de vouloir trouver du sens partout, croyez-vous que c'est ce qui va permettre à mon fils de gagner son Bac ? Prenons l'article de M. Cabassut : vous croyez qu'il est indispensable d'aller chercher des comparaisons chez l'ennemi héréditaire allemand ? » Le père Lucifer ne comprenait pas que la construction de l'Europe a plus de sens que la seule monnaie unique, et que la comparaison des systèmes éducatifs donne à réfléchir ; il était plutôt pour une uniformisation forcée (« nous avons les moyens de vous faire avancer », déclara-t-il en brandissant sa mallette *e-learning*) ; les théorèmes et démonstrations, admis ou non, n'avaient pas, selon lui, à faire l'objet de choix. Mme Sainpierre n'intervint pas.

« Philippe Dutarte, parlons-en ! Je n'ai jamais vu une absurdité pareille : comprendre comment ça marche ! Justifier la simulation ! » Que voulez-vous répondre à tant de mauvaise foi ? La meilleure réponse est probablement l'article lui-même, qui s'élève contre la pratique ordinaire de l'abandon du sens au profit des boîtes remplies d'électronique. Il explique le fonctionnement des générateurs de nombres aléatoires, et propose un éclairage des statistiques et des probabilités par la simulation, défend une conception expérimentale, voire

EDITORIAL

exploratoire, de certaines activités lorsque les mathématiques connues par l'élève ne sont pas suffisantes.

Mon contradicteur revint à la charge : « Et ce M. Bénard, qu'est-ce que ça peut bien lui faire que la découverte des nombres réponde à une problématique ? » J'eus beau vouloir lui montrer que la recherche d'une cohérence était importante (pour les collègues aussi), que les thèmes proposés dans l'article permettaient de penser le voyage des entiers « de comptage » aux irrationnels, et ceci dans un lien permanent avec les objets de la géométrie, il me rétorquait invariablement que les calculatrices répondaient à toutes les questions, et de la manière la plus simple, sans s'embarrasser de géométrie. L'aspect esthétique et l'élégance du cheminement proposé le laissaient de marbre.

Le texte de Gérard Chauvat ne fut pas plus de son goût : « Toujours plus ! Voir ? Depuis quand les statistiques se préoccupent-elles de voir ? On sait bien que tout ça n'est que mensonge. » « Eh bien justement ! » lui répondis-je, « L'auteur souligne l'aspect délicat de la représentation de données statistiques et la nécessité d'y réfléchir, il nous donne quelques pistes, et étaye son propos d'exemples judicieux, que voulez-vous de plus ? » J'aurais pu aller plus loin, puisqu'il conseille même de représenter systématiquement les données (et c'est très clair dans son exemple pour la régression linéaire), rejoignant Dominique Bénard en confirmant que l'unicité des visions est la mère de tous les vices en mathématiques.

Le père d'Antoine se mit à vociférer au sujet du dernier article, qui le rendit rouge

de colère. « Un Rudolph Bkouche sans vituperations, c'est inadmissible ! Et qu'est-ce que c'est que ces digressions passéistes ? Euclide, Euclide, toujours lui : à bas Euclide ! » Mais le texte ne fait pas exclusivement référence à l'illustre mathématicien grec, M. Lucifer n'en avait retenu que cet aspect, au détriment de la question de fond : celle de la place de la démonstration dans les mathématiques et dans notre enseignement. Car elle ne peut être réduite à l'argumentation décisive, validation ultime du vrai. La démonstration, selon R. Bkouche, participe de l'activité mathématique à plus d'un titre, elle redessine le contour des objets, remet en question l'évidence. Le texte aborde finalement les questions d'enseignement, ce qui légitime aussi la discussion.

C'est alors que mon interlocuteur prononça son jugement mentionné au tout début, prétendant que l'heure n'était plus à la réflexion, face aux élèves de plus en plus démotivés et à la mondialisation des compétences, qu'il fallait agir, et les rendre employables, qu'ils auraient bien plus besoin de savoir envoyer des *e-mails* que de lire du Legendre, de savoir comment plutôt que pourquoi, et que nous autres enseignants étions bien les derniers à penser « à l'ancienne », alors que les gens « vraiment importants » étaient déjà passés à la modernité. La contre attaque au sujet de cette prétendue « modernité » (se trouve-t-elle vraiment là où M. Lucifer le prétend ?) n'eut pas lieu, car mon cauchemar prit fin avant que Mme Sainpierre ait parlé ; je me demande si ce n'est pas mieux ainsi. En tout cas, j'attends avec impatience les résultats du Bac ES.

Frédéric Métin